

THÉÂTRE NOVICOV MONTE A LA CHAUX-DE-FONDS UNE VERSION MÉTISSÉE DU WOYZECK DE BÜCHNER

# Au cœur des ténèbres

Une version épicée sur fond de musique cubaine et avec d'excellents comédiens.

**A**u Théâtre populaire romand, au cœur d'une région marquée par les luttes ouvrières, La Chaux-de-fonds, le metteur en scène d'origine russo-italienne Andrea Novicov propose une envoûtante version métissée et conradienne du célèbre *Woyzeck* de Georg Büchner. La pièce restée inachevée est l'une des premières de l'histoire du théâtre à dénoncer l'aliénation d'un lumpen prolétariat par une oligarchie militaire et médicale.

Nouveau directeur du TPR, Novicov transpose le cadre originel d'une ville garnison hessoise dans la région Caraïbes. Il pose une population indigène exploitée comme autant de cobayes à des fins d'expérimentation médicale aussi absurde que grotesque par des colons blancs sans scrupule.

La scénographie joue la carte de l'hyperréalisme façon studio de cinéma. Un baraquement barre la scène dans toute sa longueur. A main droite, une formation de fusion électro latino de la meilleure veine. Emmenée par le sorcier des sons, compositeur et musicien Andrés García, le groupe fait revenir les saveurs épicées du merengue tropical et de la salsa hip hop en les relevant d'un zeste de drum'n'bass, de jungle et de slam. Au détour d'une partition, on découvre une lettre de Büchner à sa



Un spectacle proposé par la compagnie Angledange (Isabelle Meistre)

fiancée datée de mars 1834, qui rappelle les passions déchirantes et désespérées chantées par une Celia Cruz: «Je me traîne derrière moi, je divague, je suis confus». C'est une sorte de chœur-conteur qui pulse ainsi ce récit éclaté de fragments büchnériens donnant à la mise en scène les contours d'un kaléidoscope halluciné et éclaté d'une très grande fidélité à l'intention première de Büchner d'un *work in progress*.

La voix suave et profonde de la comédienne et chanteuse d'origine cubaine

Tania Nerfin fait merveille dans les plis d'une présence chaloupée oscillant entre révolte butée et sensualité chantournée.

Avec une fluidité infinie, elle porte la robe couleur sacrifice du premier sang que le soldat perdu Woyzeck versera bientôt. Il exécutera ainsi son épouse Marie (bouleversante Sonia Flore souvent privée des mots pour dire son désarroi) qu'il soupçonne de le tromper et de l'humilier face à une communauté. Leur dernière étreinte extatique

en forme de sculptural corps à corps et de danse de mort porte la marque de la jouissance à laquelle se confond une fin à la fois douloureuse et libératrice.

## Soleil trompeur

Mêlant chants, danse et acteurs d'horizons culturels bigarrés, dont le remarquable Roger Atkipo qui campe le fantassin asservi dans des tâches de service subalterne, d'une inquiétante tranquillité et toujours sur le point d'implorer, Andrea Novicov s'est donné les moyens dramaturgiques de la tâche que Büchner avait assignée à l'auteur dramatique: restituer «dans ses tressaillements, ses demi-mots, et tout le jeu imperceptible de sa mimique» l'existence des êtres «les plus prosaïques qui puissent exister sous le soleil.» C'est, comme dans la nouvelle de Conrad, *Au cœur des ténèbres*, que l'on assiste, médusé, à un lent éloignement de la civilisation et de l'humanité vers les aspects les plus sauvages et les plus primitifs de l'homme, à travers la découverte progressive mais jamais achevée de la fascinante et sombre personnalité du fantassin meurtrier.

L'une des clés est détenue par un officier supérieur en proie à un vertige métaphysique et subtilement incarné

par un acteur novarinien de haut lignage, Dominique Parent, au large corps malade: «Woyzeck, Il a toujours l'air si agité un homme bien ne fait pas cela, un homme bien, qui a sa bonne conscience.»

## Inhumaine fatalité

Sous le soleil, le *Woyzeck* de Novicov est toujours cela: un bloc erratique de misère contaminant les esprits, les têtes, les rêves, les désirs et les amours des hommes plus sûrement que n'importe quelle épidémie. Tout est alors brouillé dans leur vision, leurs paroles. Comme des millions de personnes laissées dans le plus grand dénuement dans l'hémisphère sud, le soldat Woyzeck n'a que des mots ritournelles, carbonisés jusqu'à l'os, remâchés à l'infini, pour désigner sa condition et celle de ses proches: «Pauvres gens que nous sommes». Devant l'inhumaine et universelle fatalité sociale rendue encore plus crainte de nos jours à l'ère de la mondialisation et des restructurations laissant exsangue les communautés d'ici et d'ailleurs, la figure de l'opprimé n'est plus que l'horizon d'un cri armé et bientôt déchirant ses propres entrailles.

BERTAND TAPPOLET

TPR. Du 6 au 12 février 2009. Rés.: 032 913 15 10